

Je n'ai pas conscience d'une détermination précise qui m'aurait conduite à choisir la musique. C'est une question de forme qui aurait pu se développer dans un autre domaine. J'ai grandi dans une famille assez ouverte qui ne m'a jamais poussée à faire quoi que ce soit : j'aurais pu faire un autre métier, ou m'exercer dans un autre domaine...

Il n'y avait pas d'école de musique dans mon village, mais une école départementale qui n'avait pas de locaux : le professeur de percussion passait de village en village avec un fourgon comme celui que j'ai vu aujourd'hui, avec deux ou trois toms, une caisse claire... Ça se passait dans la salle polyvalente où il y avait également des ateliers de dessin, du judo : il sortait des tambours et on jouait, quoi. Ça s'appelait « l'École Départementale des Alpes Maritimes » : on y enseignait la guitare, le piano et la percussion. Comme j'étais une enfant plutôt très active (je faisais du ski, de l'escalade), sans réfléchir la guitare et le piano ne m'avaient pas trop attirée [rires]. Avec la percussion, il y avait la diversité des instruments, qui m'avait pas mal plu. Comme il y avait beaucoup de villages, les élèves venaient d'un peu partout et ce que le professeur aimait surtout faire, c'était de la musique d'ensemble : c'est aussi ce qui m'a plu. On se retrouvait en montagne, à Courmayeur, pas très loin de chez moi, on faisait la cueillette des champignons, des randonnées, et puis on jouait des menuets au xylophone, les transcriptions classiques du répertoire... des trucs très moches, mais il y avait une ambiance incroyable. On donnait beaucoup de concerts aussi à Valbonne ou sur la côte : on passait la journée à la plage et on jouait des reprises classiques comme *Carmen* ou le grand medley des airs d'opéra, et des choses plus populaires genre Nougaro et Claude François [rires]... En termes de musique, c'était quand même assez fermé. L'improvisation était très limitée : on devait par exemple reproduire des rythmes joués par le professeur. Ceci dit, ce n'était pas forcément ce qui n'est pas forcément le cas dans les écoles de musique en milieu rural... Quand on donnait des concerts, j'avais 10-12 ans, il y avait toute une logistique, il fallait apprendre à s'installer et on apprenait beaucoup des grands. Je me rappelle, la première fois que je devais installer des pupitres pliables en métal, un véritable examen ! Il y avait beaucoup d'entraide et j'aimais bien tout ça...

Je n'est pas quelque chose que je veux défendre à tout prix, mais aujourd'hui, et même si ça ne va peut-être pas durer, j'aime être autonome, pouvoir me déplacer à ma guise avec tout le matériel que je connais bien. Quand j'arrive dans un endroit, je sais combien de temps il me faut pour m'installer, je sais où sont les choses, j'ai des outils pour les réparer dans le fourgon. Tout cela a un coût, forcément... Je ne m'ai pas fait le choix d'avoir beaucoup d'instruments, je ne cherche pas à me distinguer : avoir peu ou beaucoup ne change pas grand-chose, c'est presque anecdotique, ça ne définit pas forcément une démarche. Ce qui m'importe, c'est le résultat musical. Bien sûr, j'apprécie la qualité d'un instrument, sa singularité, mais je ne suis pas attachée au matériel.

Dans mon set, ce qui est le plus singulier je pense, c'est ce davul avec les cordes de basse et de guitare tendues dessus. Ça vient d'un tambour de circonstances. Je jouais pas mal de musique balkanique dans une fanfare avec laquelle je répétais dans la rue pour gagner trois sous, et comme je devais improviser plus tard dans la journée avec le clarinettiste Xavière Fertin, je gardais le davul parce que je n'avais pas le temps de chercher d'autres instruments, et je m'en servais comme tom, ce qui me plaisait bien. Plus tard, j'ai travaillé *Ko-Thai* et *Soelsi*, une pièce pour guitare percutée. J'ai emprunté une guitare et évidemment j'ai cassé les cordes en travaillant : j'ai dû racheter les cordes, et après avoir passé quelques semaines à taper sur la guitare à plat, j'ai eu l'idée de mettre celles qui restaient sur le tambour. Ensuite, en 2016, quand je suis partie trois mois en Californie,

je me suis dit que c'était pas mal d'avoir cet instrument comme basse mais comme je jouais avec toutes sortes de musiciens, j'avais besoin parfois de rééquilibrer la dynamique des cordes, qui n'était pas assez forte selon moi. Ce n'était d'ailleurs pas tant une question de volume, c'était plutôt en fonction des registres des autres instruments. Alors j'ai commencé à fabriquer des micros contacts, et à essayer de voir comment m'en sortir avec ça pour soutenir un peu les cordes. Ça s'est donc fait en plusieurs étapes, les unes après les autres, et c'est encore en process : ça va peut-être encore évoluer, ce n'est pas réfléchi – mais je suis arrivée à un stade que je trouve agréable pour l'instant.

L'électronique m'intéresse, mais je me sens plus à l'aise avec la percussion. J'ai quand même un petit *looper* qui me permet en son d'obtenir quelque chose de continu. Dans cette pédale, il y a aussi des possibilités de distorsion et de reverb' que j'ai utilisées dans un spectacle, dans un tout autre contexte. Mais ça ne m'intéresse pas vraiment, parce que je veux garder une certaine uniformité avec ce qui sonne acoustique, ne pas créer de grosses différences de couleurs. C'est vraiment pragmatique : juste pouvoir rehausser les cordes. Mais je me suis aperçu que le micro contact sur le flan du tambour est aussi un endroit de jeu intéressant. Je n'ai jamais eu le désir de jouer des bruits qui peuvent évoquer telle ou telle esthétique : au départ je ne pensais même pas taper ou frotter sur le micro contact... J'ai acheté ma batterie il y a un an seulement, et la peau de résonance est fermée, elle n'est pas trouée. En tapant sur le micro contact, il y a comme un son grave, un son de grosse caisse en un peu plus lourd. Ça n'était pas très contente du mélange avec le *kick* de la batterie, alors j'ai mis un micro pour homogénéiser le son du *kick* avec le son électronique du micro contact, et en mettant le micro très proche de la peau de résonance, vraiment très proche, et en l'accordant d'une certaine manière, en fonction aussi de l'acoustique des salles où je joue, j'arrive à déclencher un *larsen* en tapant et en bloquant la peau de frappe de la grosse caisse avec la pédale. J'ai découvert ça récemment. Ça peut faire des *crescendos* de dynamiques en appuyant plus ou moins fort sur la peau de frappe, en pressant plus ou moins avec le pied. Bien que le résultat soit amplifié, mon mode de jeu reste acoustique : ça ne me dirige pas vers des boutons et des trucs que je ne saurais pas maîtriser dans du *live* improvisé...

Ceci dit, j'ai beaucoup écouté de musique concrète, et les pièces de Luciano Ferrari. Je me rappelle avoir vu Pierre Henry en concert à Strasbourg et c'était incroyable, mais mes connaissances sont quand même plus étendues concernant la technique de ces musiques-là. Quand j'étais à Strasbourg, j'ai suivi les cours de prise de son pour faire de la musique de film, et j'ai découvert que c'est super agréable de mettre un casque et d'enregistrer. Je le fais juste parfois pour écouter... J'étais à New York récemment, et je suis allée à Time Square en mettant le casque. C'est hallucinant de se rendre compte que le cerveau filtre tellement de choses : en mettant le casque, tout d'un coup Time Square devient super intéressant, c'était presque agréable, parce qu'il y avait des milliards de choses à écouter... Forcément, ma pratique de l'écoute de ces musiques-là, mais aussi l'écoute du monde, doit avoir une conséquence sur mon jeu du fait que je suis une seule et même personne. Quand je vais me promener, et pas obligatoirement avec un casque sur les oreilles, je remarque par exemple que la voix d'une personne qui me parle a la même fréquence de basse que le train qui est passé, qui provoque un genre de drone. Et plus je fais ce genre de lien, plus je vais en faire. Ça devient presque addictif, parce que tu commences à entendre le monde d'une autre manière, tu deviens de plus en plus sensible. Ce rapport à l'écoute continue de grandir dans mes oreilles.

Lorsque j'étais à la Musik Akademie de Bâle, je n'ai pas suivi le master d'improvisation, mais j'allais quelquefois au cours de Fred Fris